

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 17 (1929)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Fribourg à la fin du XIXme siècle : d'après deux romans de Mlle Marie Sciobéret  
**Autor:** Barrault, Serge  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817336>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

FRIBOURG A LA FIN DU XIX<sup>ME</sup> SIÈCLE,  
D'APRÈS DEUX ROMANS  
DE M<sup>LLE</sup> MARIE SCIOBÉRET

par SERGE BARRAULT,  
*professeur à l'Université.*

---

Il s'agit de Fribourg à l'extrême fin du XIX<sup>me</sup> siècle, tel qu'il était entre 1890 et 1900, à la veille des grandes transformations de la ville, consécutives aux fondations dues au génie de M. Georges Python.

On doit commencer par se faire une vue d'ensemble de Fribourg il y a trente ans, afin de mieux comprendre, de mieux goûter les descriptions de détail contenues dans l'un et l'autre roman, afin de suivre avec plus d'intelligence les démarches des personnages. Il faut replacer ces deux œuvres dans leur cadre topographique, pour reconnaître ensuite l'histoire toute vive dans ce double miroir littéraire.

J'ai refait ce panorama en consultant la riche et délicate collection de gravures fribourgeoises, en noir ou en couleurs, conservées à la Bibliothèque cantonale et universitaire; j'ai longuement considéré plusieurs photographies de l'ouvrage de Zemp: *l'Art de Fribourg au Moyen Age*, paru en 1903; consulté les *Elrennes fribourgeoises*, vérifié des dates dans le guide archéologique et historique de M. Victor H. Bourgeois: *Fribourg et ses monuments*. Mais surtout j'ai interrogé, le crayon en main, quelques anciens habitants de Fribourg dont la science, la mémoire précise, la conscience, la méthode, me donnaient toute garantie. Le paysage d'antan (puisque ce mot d'antan ne

signifie pas jadis, mais naguère) est peint encore en leur cerveau. Et le contemplant avec leurs yeux intérieurs, ils ont bien voulu me le dépeindre à leur tour.

Ce document vivant convenait avec charme à une évocation historique récente, dégagée de deux romans élégants.

Il restait enfin, comme déjà tant de fois, mais avec une intensité accrue et mieux dirigée — à considérer les collines qui entourent de leurs lignes et de leurs couleurs l'agglomération de Fribourg, en y supprimant du regard toutes les maisons neuves. Il fallait, en se promenant dans la ville, abolir par l'imagination des quartiers entiers, un boulevard, rétablir les prairies, les jardins, les arbres fruitiers, remettre un sentier au lieu d'une rue, réduire la ville, rapprocher la campagne. Puisque poésie veut dire création, c'était un travail de poésie urbaine et historique qui s'imposait à l'esprit, avec les matériaux impondérables fournis par la mémoire et l'estampe. La réflexion les a fait mouvoir, les distribuant à leur place ancienne, les accordant, les superposant, les juxtaposant, rebâtissant avec amitié une petite ville réduite au domaine du souvenir.

### *I. Vue d'ensemble.*

La ville haute et la ville basse — indépendamment de l'altitude — se distinguaient déjà depuis longtemps, à la fin du XIX<sup>me</sup> siècle, par l'animation relative de l'une et le silence de l'autre. L'inauguration du grand pont suspendu, le 19 octobre 1834, avait retiré à la basse ville la plus grande partie de la circulation. Il y aura, dans cinq ans, cent ans que la ville basse est dans un demi sommeil.

Nous visitons d'abord la ville haute.

Elle se divisait, vers 1890, en deux quartiers.

Le Bourg proprement dit alignait, entre St-Nicolas et le pont du Schoenberg, trois rangées de maisons séparées par la rue des Chanoines et la Grand'rue. Il comprenait la poste principale, aujourd'hui poste auxiliaire, et le théâtre de la ville transformé depuis quatre ans en atelier d'au-



tomobiles. La cathédrale était alors une collégiale exempte, relevant directement de Rome<sup>1</sup>.

Le quartier du Tilleul, depuis l'arbre de 1476 jusqu'au monastère des Ursulines, alignait lui aussi trois rangées de maisons, séparées par deux rues étroites: la rue de Lausanne et la rue des Alpes; l'une aux petits trottoirs, l'autre semblable à un torrent. Elles ont peu changé. Derrière la rue des Alpes, là où s'allonge le boulevard, descendaient alors des jardins en gradins ou en pente, suspendus sur la ville basse. Du côté opposé, au-dessus de la rue de Lausanne, les escaliers du Collège conduisaient, comme aujourd'hui, à la colline de saint Pierre Canisius, où se dressaient le collège St-Michel et son église, et la jeune université logée dans les bâtiments du Lycée.

Les deux quartiers de la ville haute étaient reliés par la place du Tilleul et la place des Ormeaux.

Mais des rues isolées, partant de ce double groupe, s'avançaient comme des bras vers l'avenir: — d'abord la vieille *rue de Moral*, avec la Préfecture, et d'où, par le chemin de Varis, on gagnait un plateau où, à l'emplacement de la Bibliothèque, se dressaient d'humides mesures, bâties sur un terrain gorgé d'infiltrations provenant des anciens marécages remplacés par la barrière de Miséricorde. Au lieu de la rue Grimoux et de la rue du Nord, s'étendaient des terrains et des jardins, une vraie prairie où, seuls tous les deux, se dressaient la masse immense et carrée de l'Orphelinat, s'arrondissait la rotonde militaire appelée le grand boulevard. Les remparts, montant de la porte de Morat jusqu'à la rotonde, bordaient la prairie<sup>2</sup>.

Puis c'étaient la *rue de l'Hôpital*, s'élevant lentement de la fontaine St-Pierre au passage à niveau, rue des morts à cette époque, puisque le cimetière arborait ses croix par-dessus le mur, sur l'autre bord de la voie ferrée; —

<sup>1</sup> Jusqu'en 1925.

<sup>2</sup> Une petite photographie, dans le guide de M. Victor Bourgeois, montre encore cet aspect du paysage. Voir *Fribourg et ses monuments*, p. 187, fig. 103.

la *rue de Romont*, avec la poste auxiliaire, installée dans la maison où se trouve aujourd'hui le café de la Paix ; — le Temple protestant et les *Grand'Places*, esplanade herbeuse où se carrait déjà le vieux café, siège actuel du cercle St-Pierre. Les *Grand'Places*, encore plus vastes qu'aujourd'hui, allongeaient leur prairie derrière la rue de Romont jusqu'aux bords du tunnel des Ursulines ; la rue du Tir était commencée. Tout à la fin du siècle, on bâtit la grande poste et l'on perça alors la rue St-Pierre.

*L'avenue de la Gare* s'annonçait, amorcée par de vieilles maisons qu'a remplacées, depuis cinq ans, la nouvelle Banque Populaire. De l'autre côté, quelques immeubles neufs, épars. Le grand immeuble des Entreprises électriques n'existait pas. Au bout de cette avenue à peine bâtie, une place déserte portait, sur une butte, la vieille gare de Fribourg désaffectée depuis le 31 janvier 1929. Il faudrait, avant de la détruire, photographier cette gare, humble témoin de l'histoire locale. Pas une maison, sauf, en face, l'immeuble du café Continental qu'on venait de bâtir. A ce coin s'embranchait la *Route Neuve*, établie peu après 1870, et qui descendait à la ville basse.

La basse ville était telle qu'aujourd'hui, avec ses deux paroisses de St-Jean et de St-Maurice. Peu de changements. La place, devant l'église St-Maurice, se terminait par une petite prairie plantée d'arbres fruitiers. Les arcades de l'église, aujourd'hui dégagées, étaient closes par des grilles de bois<sup>1</sup>, analogues à celles qui ferment aujourd'hui si déplorablement les trois cintres de la Grenette. La ville basse, après la maison de la Providence et la fontaine du Sauvage, s'arrêtait au ravin où ne glissait pas encore le funiculaire. La Maigrauge s'isolait dans un désert ; le pont de fer était tout neuf sur la Sarine. Et la Route-Neuve remontait par un désert différent, montueux et pelé, jusqu'à la gare.

Les environs de Fribourg ont le plus changé.

<sup>1</sup> Voir ZEMP, *l'Art de Fribourg au Moyen-Age*, planche XII-XIII. Ce détail est très net sur la photographie.



A l'emplacement de l'*avenue de Pérolles*, s'étalait une immense prairie coupée de ravins confluant à la Sarine. Au fond, vivait la ferme du *Bolzel*, qui existe encore aujourd'hui, entre la villa St-Hyacinthe et la maison des Pères du Saint-Esprit, dans la rue qui porte son nom. Plus loin encore, s'élevait la fabrique de wagons qu'a remplacée la Faculté des Sciences. A l'écart et plus près, s'étendaient dans un isolement champêtre les bâtiments de l'arsenal brûlé en 1928. A cause des ravins, il fallait faire un assez grand détour pour gagner le fond de la prairie. On devait suivre les rails qui passent aujourd'hui par les Pillettes, le long des vestiges de l'arsenal, jusqu'à la Fabrique.

L'*avenue de Beauregard*, commencement de la route de Villars, s'étendait dans une demi-solitude. Un café, prolongé par un terrain de jeu de quilles, moitié jardin, occupait l'emplacement où s'allonge le bâtiment massif des Franciscaines Missionnaires de Marie. De l'autre côté, en face, quelques rares maisons, les premières, en particulier la jolie villa voilée de sapins et surnommée villa Ottomane, que son propriétaire avait pu bâtir à la suite d'heureux placements en fonds tures. La route continuait dans les champs, puis soudain escaladait la colline et gagnait en croissant la villa Mont-Planeau, isolée à mi-côte. Là s'embranchait la route de Villars, aujourd'hui délaissée, qu'on nomme la vieille route. La belle route du bas, qui tourne auprès du terminus des tramways, n'existait pas encore. Ni tramways, ni chaussées, ni maisons à quatre étages. La prairie. A partir de la villa Mont-Planeau, la route de Beauregard, changée en chemin, presque en sentier, continuait, telle qu'aujourd'hui, de gravir la colline, atteignant au sommet du Guintzet la maison Chollet et sa ferme, dont la villa Beata est aujourd'hui voisine.

La colline du *Gambach* proprement dit s'appelait le pré de l'Hôpital. Elle appartenait à l'Hôpital des Bourgeois. C'était une prairie en pente, à l'herbe épaisse, aux pommiers nombreux, d'où l'on admirait comme à présent, par-dessus Fribourg plus petit, le panorama des Alpes. L'ensemble de

la colline ne portait que cinq bâtiments: le réservoir du Guintzet au haut, la ferme de l'Hôpital (en face de l'Hôpital cantonal et qu'une villa, l'an dernier, a déjà remplacée <sup>1</sup>), au loin la maison Chollet, sa ferme sur l'autre bord de la route, enfin Bertigny, maison rustique où s'est installée, depuis, l'école des Nurses. On montait à la ferme de l'Hôpital faire des cures de lait, boire du lait frais, « chaud de vache » selon l'expression locale, c'est-à-dire non bouilli. Trois chemins seulement traversaient l'immense prairie: l'*avenue du Guintzel* avec ses beaux arbres, du réservoir à la maison Chollet, prolongée en chemin boisé jusqu'à Bertigny et au-delà, comme à présent; — le *chemin des Pommiers*, dont la rue des Pommiers conserve le souvenir et qui, partant de la route de la Chassotte en face de la maison Glasson, passait sur l'emplacement de l'avenue du Gambach, devant la ferme de l'Hôpital, pour aboutir à Beau-regard, auprès de la nouvelle église; — le *sentier de Miséricorde*, embranché à la route de la Chassotte comme le précédent et qui, longeant le Christ du Salesianum, grimpait, comme aujourd'hui, à travers le jardin actuel de la maison Gockel, jusqu'au Guintzet. Les condamnés à mort le suivaient jusqu'au XVIII<sup>me</sup> siècle; après une prière au vieux Christ, ils étaient exécutés à mi-côte. Mais ce passé lointain était oublié, inconnu même, des bons promeneurs solitaires d'il y a trente ou quarante ans, qui venaient fouler l'herbe sous les pommiers.

Au-delà de la ville, le *Schœnberg*, comme le Gambach, arrondissait sa vaste colline couverte de prairies et d'arbres. Six bâtiments s'y dispersaient: la jolie maison à fronton

---

<sup>1</sup> La villa neuve, non encore habitée en mai 1929, s'élève presque dans la cour de la ferme. De la ferme abandonnée deux bâtiments se dressaient encore: l'habitation carrée, aux fenêtres nombreuses, avec son balcon de bois brun sur le côté occidental et la croix à l'un des sommets du toit; (elle était derrière la villa); et une dépendance à demi restaurée, située à côté de la villa, à la gauche de l'observateur.



où est installée la Photographie Savigny et qui servait de maison de campagne aux parents de Mgr Esseiva, l'ancien prévôt; — la ferme voisine; — les trois petites maisons réunies sur le chemin qui va de cette ferme à la chapelle St-Barthélemy; — enfin, très loin, au sommet, la ferme du Schœnberg masquée de ses vieux sapins, avec le sentier qui descend de là-haut jusqu'à la Tour-Rouge, sur la route de Bourguillon.

Fribourg était donc une petite ville entourée de collines champêtres, — avec sa collégiale exempte dressant sa tour comme une colonne, son collège vénérable, reliquaie de saint Pierre Canisius, et sa récente université. Sur ces collines, les artistes romantiques aimaient représenter des chèvres et des chevriers, — on les trouve sur toutes les gravures, — motif de style et symbole agreste, rappelant le caractère agricole de la petite république et combien la nature enserrait de près Fribourg.

## II. Les deux romans de M<sup>lle</sup> Marie Sciobéret.

Quand Pierre Sciobéret, l'auteur de *Marie la Tresseuse*, mourut à Bulle en 1876, M<sup>lle</sup> Marie Sciobéret était une fillette née, onze années auparavant, à la Tour-de-Trême. Elle était née dans la familiarité du torrent, de la vieille petite tour perchée sur le petit rocher, et des montagnes de la Gruyère aux deux couleurs alternées: vertes l'été, blanches l'hiver. On était à huit cents mètres de Bulle, et pas une villa sur la route à cette époque. Puis son père avait ouvert à Bulle une étude d'avocat, dans la maison proche de l'église, la première (à gauche) de la rue principale, quand on arrive de Fribourg. Le bourg était déjà, selon la jolie définition de M. Gonzague de Reynold, une petite ville triste, à deux rues, dont les habitants ont l'air gai. Toute la poésie de la pierre et de l'âme bulloises se condense en ces mots. Après la mort de son père, M<sup>lle</sup> Marie Sciobéret fit ses études à Fribourg. Elle les acheva en Allemagne. Puis elle vécut trente ans en France. Sa



mère était Lorraine. Sa sœur cadette eut une fille, mariée aujourd'hui en Auvergne. Mais M<sup>lle</sup> Sciobéret n'oubliait pas Fribourg. Ses romans, écrits au loin, en sont la preuve. Récits fribourgeois, ils furent pour leur auteur un procédé littéraire de présence intellectuelle. Ils promettaient un retour éloigné. M<sup>lle</sup> Sciobéret habite définitivement Fribourg depuis deux ans.

Fille d'écrivain, sachant plusieurs langues, jouissant d'une culture étendue, M<sup>lle</sup> Marie Sciobéret a publié deux romans: le *Neveu du chanoine*, paru dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, de Lausanne, de mars à juillet 1899<sup>1</sup>, et la *Voix du sang*, donnée en 1902 dans la même revue, de janvier à juillet<sup>2</sup>.

Le premier est un roman de mœurs fribourgeoises entre 1890 et 1900. C'est celui qui contient les plus abondantes précisions sur le Fribourg de la fin du XIX<sup>me</sup> siècle. Le second est un roman psychologique dont l'action se passe à Fribourg, comme elle pourrait se passer à Nancy ou à Bordeaux. Mais le talent exact de la romancière y a peint des tableaux que nous retiendrons. Il faut dire aussi que dans la *Voix du Sang* la scène se place en 1871; mais M<sup>lle</sup> Sciobéret y a décrit le Fribourg qu'elle connaissait, celui des environs de 1891, qui n'avait guère changé depuis vingt ans. C'est pourquoi l'on peut légitimement — et l'on doit même — combiner les paysages urbains et naturels, les coutumes, les caractères humains, le son et la couleur de ces deux œuvres pour cette restitution d'un passé récent.

### *III. Promenade avec Charlolle Gardy, le Neveu du Chanoine, M. et M<sup>lle</sup> d'Everdes.*

Nous allons suivre à présent, à travers Fribourg et aux environs, les personnages nés du cerveau de M<sup>lle</sup> Marie Sciobéret.

---

<sup>1</sup> Tomes XIII, XIV, et XV.

<sup>2</sup> Tomes XXV, XXVI et XXVII.

*Le Gambach.*

Montons avec Charlotte Gardy au pré de l'Hôpital.

*« On était à la fin d'une belle journée de juin ; du sol s'exhalait une bonne odeur de terre chaude, mêlée à l'âcre senteur des ombelles qui recouvraient d'une légère dentelle blanche la verdure des prés. »*

*« Derrière la jeune fille s'étendaient à perte de vue des champs plantés de pommiers enfouis jusqu'à mi-tronc dans l'herbe haute et drue. Devant elle, le terrain, brusquement coupé, découvrait la pittoresque cité de Fribourg, la ville haute hardiment perchée sur des rochers à pic, d'où elle semble en danger permanent de s'effondrer sur la basse ville, humblement tapie à ses pieds, dans un ravin où la Sarine aux eaux glauques tantôt la parcourt, tantôt l'enserme de ses replis. Comme fond de tableau, une haute paroi de rochers creusée en arc de cercle, noire de sapins et portant accrochés à ses flancs ici une habitation à demi voilée par les arbres, là un couvent dont le clocher luisait, allumé par un rayon de soleil ; enfin, bien loin, à une distance où les sapins se confondaient dans un velouté sombre, une grosse tour que le couchant revêtait d'une teinte de bronze, puis le pont suspendu, jeté comme un fil d'araignée au-dessus du ravin <sup>1</sup>. »*

Nous avons ici l'odeur, l'épaisseur et la profondeur du fameux champ des pommiers. La paroi de rochers creusée en arc de cercle sont les deux arcs rocheux qui dominent l'usine électrique établie sous Lorette et l'usine électrique reliée au barrage. L'habitation à demi voilée est *Breilfeld* ; le couvent dont le clocher brille est *Monlorge* ; et la tour couleur de bronze est *Dürrenbühl*, voisine du pont du Gottéron. (A suivre.)

---

<sup>1</sup> *Le Neveu du chanoine*, Bibliothèque Universelle, tome XIII, p. 474.